

Marie -Laure BRAUD

Je dirai à maman que vous êtes venu.



Marie-Laure Braud

Je dirai à maman que vous êtes venu

© Marie-Laure Braud, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6871-1

Couverture : Pierre Barillot, barillotpierre@gmail.com

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il faut que le hasard renverse la fourmi pour qu'elle voie le ciel. »

Proverbe arabe

« Toute rencontre est un risque ; à la première minute, aux premiers mots échangés, l'histoire, déjà, est en marche. »

Mes nuits sont plus belles que vos jours,

Raphaële Billetdoux

1

Adrien poussa le moteur de sa mobylette qu'il chevauchait, casque à peine vissé sur la tête. Il aimait sentir le souffle d'air frais caresser son visage, l'odeur de la combustion de sa petite mécanique et surtout en entendre le bruit. Il avait réglé le pot d'échappement de façon que son grondement soit rond et moelleux, et lorsque son modeste engin vrombissait, il se donnait l'illusion d'être au guidon d'une grosse cylindrée.

Il avait quitté le lycée à 16 heures et prit comme d'habitude le temps d'explorer les chemins de traverse avant de rentrer chez son oncle. Cette virée solitaire lui plaisait, de même que l'espace de liberté qu'il s'accordait. Il longea sur la droite un champ de coquelicots et ralentit pour observer leurs fines oscillations. Ces fleurs l'attiraient tant ! Ce souvenir à nouveau le submergea. Des larmes tièdes glissèrent sur son visage. Il accéléra, une gouttelette plus résistante resta accrochée à la conque de son oreille gauche. Il parvint à s'amuser du petit chatouillis que lui procura la perle d'eau.

Huit mois que sa mère était décédée. Elle avait été hospitalisée à plusieurs reprises, emportée en quelques semaines par un cancer dont on ne leur avait pas caché, à sa sœur et à lui, la perversité. Il y avait eu des complications en tout genre, jusqu'à ce jour où une infirmière au faciès doux les avait accompagnés à la porte de la chambre afin qu'ils puissent lui dire « au revoir ». Dans la pénombre, elle leur était apparue paisible et endormie. Ils l'avaient observée longuement. Les mots étaient restés suspendus. Clémence avait mis fin à ce silence insupportable et, les yeux noyés de chagrin, avait murmuré « j'peux pas, j'me tire ». Ils étaient sortis précipitamment, tête basse, puis Clémence s'était mise à courir dans le couloir, évitant de justesse un chariot. Adrien n'avait pas essayé de la rattraper.

À la cérémonie, elle avait fait un scandale en exigeant que les cendres soient partagées. L'agent funéraire, un homme affable au visage replet, s'était procuré avec difficulté une autre urne pour en répartir le contenu. Clémence était alors montée dans une voiture passablement cabossée, conduite par un garçon aux cheveux décolorés, tatoué de toutes parts. Elle avait abandonné la famille, les laissant tous abasourdis. Atterré, Adrien avait murmuré entre ses dents : « Quelle imbécile ! »

Car avec Clémence, rien n'était jamais simple. Ce n'était pas la première fois qu'elle s'éclipsait. Elle réapparaîtrait certainement, il suffisait d'attendre. Adrien ignorait ce qui l'avait fait déraiper. Les choses avaient commencé bien avant la maladie de leur mère. De deux ans sa cadette, elle menait une vie de rebelle. Sa scolarité était faite d'avertissements pour absences non justifiées.

Adrien avait été épaulé à l'enterrement par Pierre, son oncle maternel, l'aîné de la fratrie. C'était un homme âgé d'une cinquantaine d'années, un peu autoritaire, dont Adrien avait apprécié la présence lénitive auprès de leur mère. Pierre s'était chargé de l'ensemble des formalités administratives et funéraires. Il avait épousé Lucie sur le tard. Ils n'avaient pas eu d'enfants et s'étaient spontanément proposé de les héberger au moins jusqu'à leur majorité.

À vrai dire, les adolescents n'avaient pas eu le choix. Leur père s'était volatilisé à la naissance de Clémence. Sa mère leur avait parfois parlé de lui, Emilio. De leur rencontre au marché. Il était le vendeur d'épices et elle, qui répondait au délicat prénom de Marguerite, s'était laissé émouvoir par cet homme saturé d'effluves exquis, ensorcelants qui imprégnaient ses vêtements, ses cheveux. Adrien était né peu de temps après, ses parents ne s'étaient jamais mariés. L'arrivée de Clémence avait sonné le glas de ce couple odorant et fantaisiste.

Il se souvint combien sa mère avait travaillé dur, faisant des ménages jusqu'à trouver son bonheur au conditionnement des parfums. « Tu vois là, lui montrait-elle, c'est un écrin, on y appose cette matière douce, satinée ou veloutée, car le parfum, c'est précieux, on doit l'honorer, c'est subtil, il faut le respecter. » Elle était devenue chef d'atelier. Son patron l'appréciait et Adrien se rappelait l'avoir vu quelques fois à l'appartement.

Alors qu'il empruntait la dernière ligne droite qui le conduisait à la maison de son oncle, il cligna des yeux, gêné par un reflet brillant en bord de route. Il freina brutalement, se pencha, reconnut un téléphone à la coque rouge. Il s'en empara, l'écran était couvert de zébrures. Machinalement, il appuya sur le bouton de déverrouillage. 16 h 45. Niveau de batterie cinquante-sept pour cent. Saisissez le code. Il prit l'objet, l'enfonça dans une poche et rejoignit l'habitation.

Pierre et Lucie résidaient à la campagne tout près de Saint-Aubin-les-Vaux dans une modeste ferme de plain-pied qu'ils avaient rénovée, nichée au bord

d'un vallon au fond duquel serpentait un ruisseau. Ils avaient aménagé deux chambres pour les recevoir. Celle d'Adrien donnait sur un vaste pré, plein ouest. Une large baie vitrée s'ouvrait sur une petite terrasse fleurie avec goût. Cela le changeait de l'appartement qu'il avait partagé avec sa mère et Clémence situé dans la couronne parisienne, au huitième étage d'un immeuble sans ascenseur. Leur déménagement avait eu lieu rapidement. Il avait pris pêle-mêle, livres, affaires de sport, quelques flacons de parfum que sa mère chérissait. Mais surtout il avait pu préserver un monumental poster de Triumph Scrambler qu'il avait épinglé au-dessus de son bureau. Motos, mobylettes, voitures vintage étaient sa passion. Pierre ne s'était pas trompé en proposant à Adrien sa vieille Peugeot 103, parfaitement entretenue.

Pourtant, malgré cette apparence plaisante et la présence attentionnée de Pierre et Lucie, sa vie avait basculé, tout était allé trop vite. Il avait dû changer de lycée, se faire de nouveaux amis. Sa mère lui manquait, son absence le plongeait dans un vide sidéral.

Lorsqu'il franchit le seuil de la maison, il fila droit dans sa chambre. À cette heure-ci, son oncle et sa tante n'étaient pas encore rentrés. Il toucha la poche de sa veste grise et en sortit le téléphone. Pas moche, pas vieux. Perdu par un cycliste ? Un motard ? En tout cas, plus beau et plus récent que le sien. Son chargeur ne fonctionnerait pas, mais, pour l'instant, il était juste question de déverrouiller l'appareil.

Calé confortablement dans son siège, assis devant son bureau, il appela son ami :

– Salut Hugo. Tu sais pas ce qui m'arrive, j'ai récupéré un téléphone sur la route, codé, bien sûr ! Tu crois qu'on peut le craquer ?

– Oui, on peut essayer. T'es prêt ?

Le père d'Hugo était spécialisé dans la cybersécurité et son fils l'avait observé à plusieurs reprises. Il était à présent capable de déverrouiller n'importe quel dispositif. Avec précision, il guida Adrien dans la manipulation de l'appareil.

Lorsque les icônes apparurent, Adrien régla la luminosité et le son. Quinze mails, six messages non lus. Il fit défiler les écrans. Il s'arrêta sur un jeu de sushis, prépara quelques nouilles chinoises, sauta dans un jet ski. Une musique tonique accompagna ses performances, il gagna cinq étoiles. Il n'en espérait pas

tant !

Il s'était bien écoulé une heure avant qu'il ne lâche le portable. La batterie était presque vide. Huit cent soixante-trois notes avaient été enregistrées. Il avait lu quelques mails, parcouru une recette de crumble fraise-rhubarbe avec envie. Mais ce qui l'avait surpris et ne cessait de lui trotter dans la tête, c'était le dernier message reçu par le propriétaire du téléphone. Il venait d'un numéro commençant par un 06. Un seul mot y figurait : **Adieu**.

2

Adrien longea un mur de pierre envahi par les lierres. Il avait roulé une trentaine de minutes sous un soleil timide à travers la campagne. Les champs de maïs montraient leurs premières pousses, flirtaient avec les tournesols et les grappes de petites fleurs jaunes du colza. Le lieu-dit avait été facile à trouver. Il emprunta le chemin de la Source, gara sa mobylette et poursuivit à pied. Il n'y avait qu'une seule habitation. L'ensemble du domaine était clos par un mur qui bifurquait soudainement à angle droit. Une grille majestueuse, finement travaillée, fermait l'accès. Il consulta le nom sur la boîte aux lettres : « Ollier ». C'était bien ici. Son regard se projeta au-delà du portail. Derrière le parterre de rosiers aux couleurs éclatantes siégeait une splendide maison de maître à la façade ocre et aux volets clairs. Des hêtres et des sapins étaient visibles sur la gauche. À droite, ce qui ressemblait à une bergerie fermait l'espace. Il se dégageait de ces lieux une étrange et bienveillante sérénité.

Une femme en robe bleue était penchée sur un massif. Elle fit un geste de la main pour relever une mèche de cheveux blonds. Elle tenait un piochon et s'apprêtait à retourner à sa tâche lorsqu'elle aperçut Adrien. Elle le regarda, surprise, dit quelque chose qu'il ne comprit pas et s'avança posément vers lui. Elle sourit au jeune homme alors qu'elle s'approchait de la grille.

Adrien avait devant lui Jeanne Ollier, un peu différente de la femme qu'il avait imaginée. De taille moyenne, mince, son visage était harmonieux avec des yeux clairs, un nez bien droit. Ses cheveux, négligemment mais élégamment tirés en arrière, tenus par un foulard coloré, la gratifiaient d'un indiscutable éclat. Quel âge pouvait-on lui donner ? Une trentaine d'années ? Il toucha la poche de son pantalon où il avait glissé le portable. Il était intimidé et allait devoir raconter son histoire.

Lorsqu'elle fut à portée de voix, il tenta un discret « bonjour » qui s'apparenta presque à une question.

La femme, gracieuse, attendit la suite avec un œil interrogateur.

– Je m'appelle Adrien Descours. Je viens vous rapporter votre téléphone, le vôtre, je suppose... (il hésita un instant), que j'ai trouvé au bord de la route.

– Oh ! Mon téléphone !

Elle marqua une pause, un voile sembla passer devant ses yeux.

– Il marche encore ?

– Oui, murmura Adrien, lui tendant l'appareil à travers la grille.

Elle le lui prit des mains, l'examina brièvement, resta silencieuse quelques secondes, puis levant les paupières, poursuivit malicieusement :

– Comment avez-vous trouvé mon nom et mon adresse ?

– Ben, justement, j'ai été obligé d'entrer dans votre téléphone, révéla Adrien qui commençait à patauger. Ç'aurait été dommage de ne pas pouvoir vous le rapporter, car quand je l'ai récupéré, il était en parfait état de marche. Je ne suis pas spécialiste, j'ai juste demandé à un copain de m'aider.

– De vous aider ?

– Oui, à... craquer le code.

Elle le regarda, surprise, puis reprit avec un brin d'ironie :

– Si je comprends bien, après avoir craqué le code, comme vous dites, vous avez exploré les différentes applications et finalement... tout le téléphone ?

– Non ! Non ! Je me suis seulement un peu amusé et... si je peux me permettre, votre jeu de sushis est vraiment top !

Jeanne sourit.

– Mais j'ai pas tout vu, j'suis pas allé sur votre compte en banque si c'est ce que vous voulez savoir.

– Que faites-vous dans la vie, Adrien, c'est cela, Adrien ?

– Je suis au lycée, en première, à Saint-Aubin.

Il marqua un temps d'arrêt. Il réfléchit à nouveau à ce portable qu'il aurait mieux fait de garder comme le lui avait conseillé Hugo. Toutes ces questions le mettaient un peu mal à l'aise. *Quel imbécile !* pensa-t-il. *Tu l'as bien cherché !* Mais à travers les photos qui s'étaient affichées, il avait découvert une femme passionnée de fleurs et probablement gourmande. De nombreuses recettes